

Spiridons

Camille von Rosenschild

Spiridons

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-171-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Quand je me suis réveillé, la mort s'était enfuie de moi. Je le sais parce que je pouvais sentir mon corps à nouveau.

Il y avait la douleur des blessures endurées autrefois, il y avait la suffocation et la brûlure, mais ce n'était pas tout. Non, il y avait aussi ces choses infimes qui font le silence de l'être et que la longue habitude étouffe à nos sens : le frottement d'une paupière contre l'autre, d'un index contre un pouce, d'un sein contre une étoffe ; le flot du sang dans les veines et de l'air dans les poumons ; le battement du cœur sous la peau hérissée. Je n'avais jamais ressenti cela avant ma mort.

J'ai appelé dans le noir et entendu trembler ma voix, vibrer mes cordes vocales, battre les cils dans mes oreilles. Rien ni personne n'est venu.

Alors, j'ai laissé les souvenirs de ma vie vivante remonter en moi comme des sanglots.

Il y avait Esther dans sa robe à fleurs, ses cheveux maintenus en chignon et sa bouche violente, rouge comme une déchirure.

Il y avait Adam, ses joues d'enfant rosies, et moi qui disais : « Mon fils... mon fils... »

Mais ni la mère ni l'enfant n'avaient de visage.

Je cherchais leurs traits, en vain. Ils avaient la forme hésitante d'un souvenir enfoui et décomposé. Est-ce qu'ils étaient seulement vivants ?

J'ai passé dans cette incertitude un temps que je ne saurais décrire, car j'avais oublié la notion du passage, et du mouvement. Quand le noir s'est troué d'un rai de lumière, quand l'intrus a fendu la pièce de son pas muet, j'ai ressenti tout ensemble la peur et l'espérance.

Je ne savais pas, alors, que l'espérance était justement ce qu'on était venu m'enlever.

L'homme s'est avancé vers moi, le visage masqué d'une étoffe sombre, entrouverte aux yeux et à la bouche. Il portait un long plateau, dont on voyait les anses argentées, perdues sous un amas de délices.

Il y avait là du pain et des fruits, du miel, du vin et de la confiture, des gâteaux, en couches multicolores, de la viande fumée et des œufs, du chocolat... Il y avait là tout ce dont m'avait privé la guerre, et puis aussi la mort.

J'ai senti mon âme se tordre comme un ventre en famine, et quoique la faim ne fût plus capable de parler à mon corps, l'envie s'y est instillée comme une lèpre.

J'ai voulu attraper mon bonheur mais il m'a repoussé.

Mes mains débiles ne saisissaient rien. Elles se plantaient dans la nourriture et ne l'atteignaient pas.

J'ai renoncé bientôt, pensant que ce plateau diabolique était le mirage de mon imagination à vif. J'ai voulu détourner les yeux. Mais l'homme a rattrapé mon regard d'un geste. Comme s'il avait lu à l'intérieur de moi, il s'est saisi d'un grain de raisin, vert et gonflé au sommet d'une grappe, et l'a porté à sa bouche.

J'ai compris alors que le plateau et lui étaient vivants, et que j'étais le mirage.

Il s'est assis sous mon œil dévasté, jouissant de ma détresse. Il s'est servi à la carafe un peu de ce vin luisant dont le fumet me demeurerait inaccessible. Et il a parlé, longtemps.

Il racontait la nature et les arbres de la forêt ; la caresse du soleil dans le cou et la gifle des embruns ; l'odeur grasse de l'herbe que l'on coupe... Il semblait connaître toutes ces choses de près, et je n'avais guère de doute que la nature consolante si magnifiquement évoquée se déployait derrière les murs de ma prison.

Pourtant, j'en cherchais vainement en moi le souvenir. Partout où je fouillais, je ne trouvais que la souffrance des tortures qui avaient précédé ma mort : je sentais sur ma peau la brûlure des cigarettes, le cinglement des coups portés à mon visage, l'eau, enfin, qui glissait dans mes poumons et m'arrachait des respirations sifflantes.

Je voulais défaillir mais je ne pouvais pas. Et tandis que je réclamais de l'aide, l'homme semblait ne pas m'entendre. Il refusait de se taire.

Enfin, quand je n'ai plus été sur ma chaise qu'une forme tremblante, recroquevillée en position fœtale, il s'est levé et a quitté la pièce.

Les jours qui se sont écoulés ensuite, je ne puis rien en dire. Mon esprit était noir comme la pièce et mes pensées sinistres s'y étiraient à l'infini.

Je m'habituais à la douleur, je guérissais peu à peu de la mélancolie. Je pensais à ma femme et à mon fils. J'avais l'intuition qu'ils étaient vivants. Et l'espoir, stupide et volontaire, revenait en moi malgré tout.

L'homme devait s'en douter, il devait le savoir... Car il est entré bientôt dans la pièce, les mains vides cette fois, et j'ai prié pour qu'il me fît grâce du précédent supplice.

Il a ouvert la bouche, j'ai bouché mes oreilles à son venin. J'ai voulu ne pas entendre...

Or, par une obscure magie, ses paroles ont méprisé la barrière de mon corps et se sont coulées, lentement, au creux de ma tête.

Il a prononcé le nom d'Esther, celui d'Adam. Il m'a demandé si j'aimerais les voir, et à sa manière furtive de regarder la porte close derrière lui, j'ai cru qu'ils m'attendaient là, tout près. Alors il a dit familièrement :

« Pauvre Jan, tu arrives si tard... Ils sont morts depuis tant d'années. »

Et il a secoué la tête.

« A-t-on seulement idée de revenir à la vie quand il n'y a plus personne pour nous y accueillir ? »

À ces paroles, mes jambes ont glissé sous moi et je suis tombé, la tête contre le sol.

Ils étaient morts.

J'étais vivant et eux, ils étaient morts.

Le bourreau n'a pas fait un geste pour me relever, mais cela n'avait pas d'importance car je ne sentais rien. Je n'étais plus qu'un deuil immense et effaré.

« Esther t'a suivi de peu. En 1945. Je ne crois pas qu'elle se soit remise de ton décès. On a évoqué un suicide. Une défenestration... »

Je voyais les cheveux de ma femme répandus en boucles, sa bouche rouge dessinant une rivière sur le trottoir, et moi

qui voulais la prendre dans ma main pour arrêter le flot, et moi qui n'y parvenais pas...

« Adam a eu plus de chance. Il a bien vécu. J'ai ouï dire qu'il était décédé l'an dernier d'une crise cardiaque. Il avait cinquante-six ans. C'est honnête. »

J'ai porté les mains à mes yeux, pour empêcher l'évidence d'entrer en moi.

Cinquante-six ans... C'était le double de mon âge. Un demi-siècle s'était écoulé depuis ma disparition, une année depuis celle d'Adam.

J'étais seul dans un désert, je songeais à mon fils et à sa vieillesse, je songeais à cet homme inconnu, cet homme que j'avais fait et qui, par une sinistre farce du destin, était devenu plus vieux que moi, et songeant à cela je me sentais devenir fou.

« Je ne pourrais pas jurer qu'il ait été heureux. Les orphelins seront toujours des oiseaux blessés...

— Assez ! »

J'ai crié. J'ai crié à l'homme d'arrêter.

Je tapais contre le sol des coups qui ne portaient pas. Je pleurais des larmes qui ne venaient pas.

Lorsqu'il m'a laissé partir, je n'étais plus qu'errance, sans chair ni espoir, long pli de douleur et de souvenir. Je voulais retourner à cette inconscience où m'avait jusqu'ici maintenu le trépas, mais on m'avait entre-temps perdu dans la forêt obscure. Dieu, s'il en était un, m'avait abandonné. Il n'y avait plus de place pour moi au pays des âmes mortes.

Moscou, 14 août 1985.

Moscou

Le premier flocon fit une longue arabesque et tomba dans sa main. Victor ferma la paume, la rouvrit : il avait disparu. Son regard monta vers le ciel, dont la robe gris-bleu se para d'un tacheté qui annonçait la neige.

Le flot bientôt se durcit, les taches grossirent, tourbillonnèrent, et il lui fallut déplier son col pour échapper à la piquûre du froid au creux de la nuque.

Il marchait tête en avant, les yeux fixés sur ses chaussures. Manquant de bousculer un passant, il s'excusa instinctivement en français, puis reprit en russe, sous l'œil stoïque de l'inconnu : « *Izvinitie*¹... »

Il s'arrêta, chercha quelque part la trace d'une pancarte, puis la vit soudain, perdue sur l'arête grise d'une immense façade : *Leningradski pereulok*, l'avenue de Leningrad. Il y était.

Son cœur se gonfla d'une joie violente et il dut faire un effort pour réprimer en lui l'excitation. Extirpant de sa poche le petit papier en boule, il le défroissa d'une main tremblante, relut l'adresse pour la centième, la millième fois, et entra dans la rue d'un pas vainqueur.

Aussitôt, un frisson le traversa. Il sentit combien la ville l'encerclait.

Pour la première fois depuis l'atterrissage de l'avion, quelques heures plus tôt, il eut conscience d'avoir pénétré en terre étrangère. Il s'était éloigné du centre de Moscou, du Kremlin trop rouge et de la cathédrale Basile-le-Bienheureux, avec ses coupoles en forme de cônes glacés. Il était entré dans la Russie véritable, celle des larges artères dévorées de voitures et des barres d'immeubles maussades.

Quand il s'arrêta au 16, il découvrit sans surprise un

1. « Pardonnez-moi... », en russe.

affreux bloc de béton, dont l'ombre menaçante se mouillait de brumes fantomatiques. Au rez-de-chaussée, un néon jetait sa lueur rose sur le trottoir accidenté, y formant une flaque. « Prapaganda Kafé », disait l'enseigne. C'était là.

Le cœur lui remonta dans la gorge lorsqu'il saisit la poignée en métal. Et dans ce cœur-là, il sentit naître un pressentiment délétère. Sa mission lui parut soudain étrange, inutile, absurde.

« *Paiékhali'* ! » murmura-t-il en russe, comme il voulait se donner du courage.

La porte s'ouvrit sur une cage d'escalier verdâtre où régnait une odeur d'urine et de vin mêlés. En bas, un rideau rouge masquait le vestibule d'une salle.

Il voulut entrer, mais à peine eut-il soulevé l'étoffe d'un pouce qu'une cloche tinta, perdue entre les plis, et annonça malgré lui sa venue. Il se figea alors, attendit, l'oreille agacée par le cri strident d'une ampoule qui pendait au plafond.

Bientôt, des pas étouffés résonnèrent. Tirant brutalement le rideau, un colosse dévoila ses bras nus dans l'encadrement. Puis, donnant du menton un petit coup sec, il eut l'air de dire : « Quoi encore ? »

« Je viens voir Ivan, murmura Victor en russe.

— Pas de Ivan ici, articula le grand monstre, et puis c'est interdit aux mineurs. »

Ce disant, il s'apprêta à rabattre le rideau.

« Non, attendez... J'ai dix-huit ans... » Le jeune homme arrêta son geste. « Ivan Vassilievitch Volkov ? Vania² ? Ça ne vous dit rien ? »

Dans le décor clairsemé du bar, trois têtes curieuses s'étaient tournées, un vieillard sans dents et deux mastodontes aux yeux délavés, les joues mangées de couperose.

Le videur laissa passer quelques secondes. Il regarda sur sa droite, parut faire signe à quelqu'un, puis s'effaça pour permettre à son visiteur de s'engouffrer dans la pièce.

« Merci, merci beaucoup... » murmura Victor, qui sentit l'excitation monter en lui comme une vague après le reflux.

Entrant, il manqua de trébucher sur les premiers mètres de la moquette vineuse, qui faisait des dos-d'âne. Le reste de la

1. « Allons-y ! »

2. L'usage des surnoms est très répandu en Russie.

salle rendait hommage à la crasse et à la décrépitude : une tapisserie aux pans à moitié arrachés, des chaises qui branlaient au sol, une masse humaine abattue sur une table, les bras pendants, et quelques philosophes amochés au comptoir.

Il s'assit à la table qu'un serveur fade et sale lui désigna. Il avait posé son sac à dos sur ses genoux et l'entourait de ses bras, comme un enfant ou un trésor.

Cette embrassade maternelle le rassurait. Tout ce qui l'avait amené en Russie était là-dedans. C'était bien peu de chose, mais tant de choses pour lui... Il pensa à Vassili, à sa respiration devenue sifflante et à son bon sourire triste lorsqu'ils s'étaient quittés. Il lui avait dit « Reviens-moi vite ! » et Victor avait lu dans son expression un peu égarée qu'il ne croyait pas à leurs retrouvailles.

Immobile, il promena les yeux alentour mais ne trouva personne dans la salle qui nourrit la moindre ressemblance avec le vieil homme. D'Ivan, il avait déjà vu une photo, mais elle datait de vingt ans et en cela ne devait plus figurer que de loin son mûrissant modèle.

Une chaise crissa. Quand Victor se retourna, un inconnu s'était assis face à lui.

Le dénommé Ivan, méchant bonhomme en costume crème et chemise rose, tonsure jaune filandreuse, nez pâteux et menton carré, époussetait d'un air d'ennui les épaulettes râpées de sa veste. Puis, en ayant fini de sa vêtue, il dévisagea son interlocuteur comme s'il était une larve.

Victor chercha en lui les traits de son père, un peu de cette réserve pudique qui caractérisait Vassili, un reste de son beau regard franc, de sa mélancolie, de sa poésie douloreuse... Mais il ne trouva rien.

« J'te parle ! » grogna l'homme en découvrant les gencives.

Victor ne l'avait même pas entendu.

« Vous êtes Ivan Volkov ? parvint-il à articuler dans un russe bégayant.

— Je suis Guenadi. Pas de Volkov ici...

— Pourtant son père... dit-il en extirpant de son sac à dos une épaisse enveloppe marron, m'a fait venir de France pour lui remettre ça. » Devant le silence de l'autre, il ajouta : « Et c'est bien cette adresse, je crois... » Il brandissait le papier froissé qui lui avait servi de guide. « Est-ce que vous le connaissez ? Ce Volkov ?

— Vania ? Et comment ! Il a dirigé cet endroit avant moi...

C'était un sacré type... Il m'avait appris trois mots de français, tiens... Je me rappelle encore : *moi, je parlé fransuss*, ou quelque chose comme ça... »

Victor sentit un nœud se desserrer dans ses entrailles. Un sourire lui monta aux lèvres. Il n'allait pas rentrer bredouille. Il mettrait la main sur Ivan, il lui donnerait l'enveloppe, et ainsi son père pourrait mourir en paix.

« Et maintenant ? Où est-il ? »

Guenadi eut un rire mauvais. Tapant du pied sur le sol, il marmonna tout en enfournant une cigarette :

« Je dirais, quelque part là-dessous... »

Spontanément, Victor fixa la moquette poisseuse comme si la tête de Vania pouvait en surgir en disant « *Priviet!* ! » mais l'évidence, déjà, s'accrochait à son esprit : là-dessous, ce n'était certainement pas une cave ou un sous-sol. Là-dessous, c'était la terre et les vers, la mort.

Il laissa tomber l'enveloppe sur la table, décontenancé.

« Mais depuis quand ?... »

Guenadi plissa les yeux en faisant mine de réfléchir. Il pencha la tête en direction du barman, un homme gris, les joues en creuset, qui regardait dans le vide.

« Oh ! Ilia ! Combien de temps, pour Vania ? »

Le type ne réagit pas, le son parut avoir glissé autour de lui sans l'atteindre, puis, tout en gardant les yeux fixés sur le promontoire imaginaire où il les avait lointainement posés, il murmura :

« Une petite dizaine... »

— De jours ? s'exclama Victor, catastrophé à l'idée d'avoir manqué son homme de si peu.

— D'années ! » souffla Guenadi. Et il ajouta dans un murmure : « Tout ça, c'est de la très vieille histoire... »

Mais Victor ne l'écoutait plus, il se prenait la tête dans les mains, fronçait les sourcils, et portait sur l'enveloppe un regard éperdu.

« Non... disait-il, non, c'est impossible. Son père... Il m'a dit qu'il recevait une lettre de lui tous les ans... Et la dernière... c'était il y a six mois. Je le sais parce que je l'ai vue... J'étais là quand il l'a reçue... Vous devez vous tromper.

— Je crois pas, répondit froidement Guenadi.

— Mais si... Autrement d'où viendrait la let...

1. « Bonjour ! »

— C'est pas mon problème, d'accord ? » Il se leva. « Maintenant tu vas rentrer dans ton pays et dire au papa que t'es désolé, mais que le fiston a passé l'arme à gauche... Voilà.

— Mais il... »

Victor n'eut pas le temps de finir que la main hargneuse de Guenadi le tirait par le col, faisant taire les rares cliquetis de verres dans la salle.

« Écoute un peu... » Son haleine était un mélange déconcertant de dentifrice, d'ail et de cigarette. « Pour information, j'ai pas encore trouvé le moyen de faire revenir les morts à la vie. Alors tu arrêtes de m'emmerder... et tu dégages. »

Le videur avait fait un pas vers eux.

Victor retomba sur sa chaise, humilié. Les regards des clients le frappèrent au visage et il dut baisser la tête pour tarir à la source les larmes qui lui venaient aux yeux. Il ouvrit son sac à petits gestes maladroits et s'apprêta à y ranger l'enveloppe.

« Laisse ça », dit Guenadi.

Victor lui offrit une mine blafarde et, sans comprendre d'où lui venait la force de tenir tête à cet homme, répondit :

« Ce n'est pas pour vous. »

Le videur fit encore un pas.

« Laisse ça, je te dis, reprit Guenadi, on le donnera à son cadavre.

— Non. »

Un petit pochetron qui écoutait la conversation depuis le bar posa son verre en gloussant : « T'es pas fou, l'autre ? Y vont te démonter la gu... » Et, rigolant à une blague connue de lui seul, il fit de ses bras un coussin où il laissa tomber sa tête.

Victor jeta un bref regard en direction de la porte. Inutile de préciser quelle sorte de bonds faisait son cœur dans sa poitrine.

Il aurait pu s'en aller les mains vides, laisser là son offrande et rentrer en France, vaincu. Mais cette lettre orpheline, dont il ignorait pourtant le contenu, lui paraissait désormais terriblement importante... Au moment de la lui confier, Vassili lui avait fait jurer de la remettre à son propriétaire ou de ne s'en séparer « pour rien au monde ». Jamais il n'aurait cru que la réalité donnerait un sens si cruel à ces paroles.

Quand il vit un couteau luire sous le néon blafard, il songea à ignorer sa promesse et recula vers la porte en signe de soumission. Mais alors, le petit pocheton qui s'était assoupi émergea d'un cauchemar en brillant et suscita une seconde de trop l'attention de Guenadi et du videur.

Victor, tel un chat, sentit ses pupilles se dilater à la vue de son trésor abandonné sur la table. Il plongea et saisit l'enveloppe, fendit le rideau comme un souffle de vent puis, faisant tinter la sonnette de sa fuite éperdue, gravissant les escaliers comme on remonte des enfers, il surgit dehors et s'enfuit en trébuchant sur l'étendue blanchie de l'avenue enneigée.

Il courait sans savoir où aller, avec la certitude que c'était la seule chose à faire, mais que cette chose-là était aussi parfaitement inutile. Chacun de ses pas traçait sur le sol une signature démesurée : il pouvait fuir ainsi pendant des heures, ces empreintes-là ne le lâcheraient jamais.

Il se retourna bientôt, vit deux formes lointaines fondre sur lui. Alors il héla les voitures au hasard, priant pour qu'un taxi acceptât de le prendre. Sur la voie opposée, une voiture miraculeuse, à grands coups de klaxon et de clignotant, fit mine de vouloir se rabattre jusqu'à lui.

« Oui ! Oui ! C'est là ! » hurla-t-il en agitant les bras.

À peine le véhicule se fut-il arrêté que Victor se jeta sur la banquette arrière en hurlant au chauffeur de verrouiller les portes. Puis il cria :

« Loin ! Où vous voulez ! »

Mais l'homme ne démarra pas.

« Qu'est-ce qui se pa... ? »

Devant la voiture, le colosse s'était arrêté et faisait obstacle. Derrière, Guenadi en costume rose l'empêchait de reculer. Victor les trouva laids et effrayants. Leur peau rougissait sous le gel. Ils n'avaient pas ce sourire narquois que se paient les méchants de cinéma lorsqu'ils savent que leur proie ne leur échappera pas. Non, leur visage congestionné transpirait la hargne et leurs mains étaient secouées de spasmes.

Ainsi prise en étau, la voiture ne bougeait pas.

« Avancez ! criait Victor en désignant le videur. Doublez-le ! »

Mais le chauffeur secouait la tête. Se tournant vers son passager, il dit :

« Sors, je veux pas d'histoires ! »

— Non ! supplia Victor, je vous en prie ! Je...

— Pas mon problème. »

Et il déverrouilla les portières. Ni Guenadi ni le videur ne bronchèrent. Peut-être n'entendaient-ils rien. Peut-être attendaient-ils que le fugitif se rendît de lui-même.

« D'accord, murmura Victor, d'une voix où l'essoufflement le disputait à la terreur, je m'en vais... Mais... Mais vous êtes un sale type !

— Tu sors, compris ?

— Oui, j'ai compris... seulement... je voulais vous dire... »

À mesure qu'il parlait, ses doigts fébriles, dirigeant un ballet invisible, défaisaient l'enveloppe, en extirpaient le contenu, le rangeaient sous son pull.

« Je voulais vous dire que... »

Il s'interrompait, cherchait ses mots, se fichait bien de leur signification, s'efforçait juste de gagner du temps.

« Je voulais... »

L'enveloppe vide tomba bientôt dans le sac. Victor tira la fermeture éclair, vérifia que la liasse de feuilles était bien coincée dans la ceinture de son pantalon, inspira fort...

Le chauffeur, figuré par deux yeux stupides dans un rétroviseur taché de gras, guettait sans comprendre la suite de cet incohérent discours.

« Laissez tomber... conclut bientôt Victor, ça n'a pas d'importance. »

Et, ouvrant la portière, il ne chercha plus à s'échapper. Il se rendit.

La première claque l'attrapa au vol alors qu'il voulait s'enfuir et le jeta contre la voiture. Or, comme le chauffeur démarrait sans attendre la fin du spectacle, il tomba, étourdi, les genoux dans la neige. La bordure du trottoir fit craquer ses tibias et lui arracha un grognement.

Puis on l'attrapa au col, des mains à plat, des poings serrés s'abattirent sur son visage, et très vite il ne souffrit plus des gifles. L'effroi anesthésiait la douleur.

Un ultime coup à la tempe le fit basculer dans un semi-évanouissement, d'où il émergea d'un sursaut. Un poids immense pesait sur chacune de ses paupières, mais la seule idée de fermer les yeux le terrorisait car il craignait de ne jamais pouvoir les rouvrir. Il tomberait dans l'inconscience

et n'en reviendrait plus. On le retrouverait le lendemain, gelé, et autour de lui la neige en croûtes de sang...

Il n'avait pas imaginé qu'on s'acharnerait sur lui de la sorte. Il ne pensait pas avoir mérité ça.

Il ne sentait plus la glace qui fondait dans son dos, trempait ses vêtements, son cou, sa tête, l'engourdisait tout entier. En fait il ne sentait plus rien.

Bientôt, il fut incapable de dire si on le frappait encore.

« L'enveloppe est là », dit un écho, au loin.

Puis un autre ajouta : « Laisse-le, c'est qu'un gamin... »

Son corps glissa sur le sol poudreux et les bruits du monde se turent un instant.

Il ouvrit les yeux, se découvrit seul et goûta le miracle qui l'avait laissé là, en vie. Mais sa lèvre gonflée, telle une excroissance amorphe sur son visage de boxeur, refusait de sourire. Ses mains l'empêchaient de se lever, ses jambes boudaient l'appui du sol.

Il parvint toutefois, au prix d'une impulsion qui lui parut surhumaine, à basculer sur le côté, la joue gauche dans la neige. Une rangée de lumières l'éblouit, le força à fermer les yeux.

« Qu'est-ce que... »

Quand il les rouvrit, les lumières avaient grossi, elles s'étaient élargies, elles formaient quelque chose comme un astre en mouvement. Un astre qui grondait.

Alors seulement, dans le tumulte de ses pensées renaissantes, il comprit ce qui l'attendait : quelques secondes de plus et dix, vingt conducteurs rugissants lui passeraient sur le corps.

Sourd aux imprécations de ses jambes meurtries, il se leva, tendit les bras en direction du trottoir, et retomba dans un vertige. Il était allongé, seul, au milieu de la chaussée.

Sa tête le lançait et l'astre continuait de grossir... Il ferma les yeux, pria pour que le mouvement s'arrête, rêva de silence et d'ennui...

Un premier klaxon retentit, puis un deuxième, suivi d'une chorale déchaînée. Il se dit : *C'est pour moi... On m'appelle*, et attendit le choc, impuissant devant l'évidence de son sort prochain, les yeux ouverts cette fois, pour ne pas se soustraire à l'inéluctable.

Et puis soudain, une longue main ridée, baguée comme une bouche adolescente, le saisit au col et le tira en arrière.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 109210 (00000)
Imprimé en France